



PREMIER CHAPITRE

Titre : **Rupture de contrat**
Auteur : **Harlan Coben**
Traducteur : **Martine Leconte**

Collection : **Policier/Thriller – Thriller/Noir G.F.**

Prix : **17,50€**

Un ancien membre du FBI - recyclé en agent sportif - enquête sur une sombre affaire familiale sur fond de chantage et d'industrie du sexe.

1

Otto Burke, roi de la tchatche et de la persuasion, poussait les feux :

— Allons, Myron, je suis sûr qu'on peut s'entendre. Vous donnez un peu de mou et nous aussi. Un compromis, comme on dit. Les Titans forment une équipe. Comme nous tous. Y compris vous. Marchons la main dans la main, Myron. Qu'en dites-vous ?

Myron Bolitar, les coudes sur la table, forma un V inversé avec ses deux mains. Il avait lu quelque part que ça vous donnait l'air intelligent. L'air du mec qui réfléchit. En fait, il se sentait plutôt couillon.

— J'en serais ravi, Otto, répéta-t-il pour la énième fois. Sincèrement. Mais on est allés aussi loin qu'on le pouvait, côté compromis. C'est à vous de faire un effort.

Otto opina vigoureusement, comme s'il venait d'entendre une vérité première qui reléguait Socrate au rang de philosophe de comptoir. Il pencha la tête puis tourna son sourire de circonstance vers le manager de son équipe.

— Qu'en penses-tu, Larry ?

Discipliné et excellent acteur, Larry Hanson écrasa un poing aussi dodu et poilu qu'un cochon d'Inde sur la table de conférence.

— Bolitar peut aller se faire foutre ! hurla-t-il, jouant les enragés mieux que personne. Tu m'entends, Bolitar ? Tu vas te faire mettre. Chez les Grecs. Ou en enfer.

— En enfer, je préfère, dit Myron.

— Ah, tu joues les rigolos avec moi, hein ? Réponds-moi, petit con. T'as entendu ce que je t'ai dit ?

Myron le regarda, très cool.

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

- Vous avez un brin de persil entre les dents.
- Espèce d'enfoiré !
- Et vous êtes mignon tout plein quand vous êtes en colère. Votre visage s'illumine.

Les yeux de Larry Hanson s'écarquillèrent, son champ de vision s'élargit, bascula de Myron à son boss, puis de nouveau vers Myron.

- T'es plus sur ton terrain de chasse, là. Et tu le sais, bordel !

Myron se tint coi. En vérité, Larry Hanson avait partiellement raison. Myron n'était pas très à l'aise. Deux ans seulement qu'il était agent sportif. La plupart de ses poulains étaient des cas limites – pas mauvais, mais pas des surdoués non plus. En outre, le foot n'était pas réellement son domaine de prédilection. Il n'avait que trois gars de niveau national dans son écurie – dont une seule graine de champion. Et maintenant il se retrouvait assis face à Otto Burke, trente et un ans, l'enfant prodige de la NFL, et à Larry Hanson, ex-star du football américain, recyclé dans le business. Et voilà qu'il tentait de négocier le contrat du siècle.

Eh oui, lui, Myron Bolitar, le néophyte, avait signé avec Christian Steele, dit « la Fusée ». Un quarterback plus rapide que l'éclair, deux fois vainqueur du trophée Heisman. Encensé par la presse, classé meilleur joueur amateur quatre ans de suite. Pour ne rien gâter, le gosse avait tout pour plaire : brillant étudiant, beau comme un pâtre grec, poli et propre sur lui, et... blanc (ce qui faisait de lui une denrée rare).

Mais, surtout, il avait signé avec Myron.

- Messieurs, la balle est dans votre camp, poursuivit Myron. Notre offre est plus qu'honnête.

Otto Burke secoua la tête.

- Foutaises ! hurla Larry Hanson. Tu n'es qu'un crétin, Bolitar. Tu vas foutre en l'air la carrière de ce même.

Tandis que Myron songeait à proposer une thérapie de groupe pour calmer le débat, Larry ouvrit de nouveau la bouche mais Otto le fit taire d'un geste. À l'époque où il sévissait encore sur le terrain, même les défenseurs les plus costauds, tels Dick Butkus ou Ray Nitzchke, ne pouvaient arrêter Larry. Et maintenant, un diplômé de Harvard, soixante-dix kilos tout habillé, le réduisait au silence en levant simplement la main. Ah, le pouvoir de l'esprit sur la matière !

Otto Burke se pencha en avant. Sourire imperturbable, regard pénétrant, il aurait fait merveille comme animateur dans un talk-show où les participants se mettent à nu avec délice devant des millions de téléspectateurs. Déconcertant, l'Otto. Frêle, attaches fines, cheveux noirs et longs façon Heavy Metal, visage d'enfant orné d'un petit bouc ridicule qu'on aurait dit dessiné au marqueur. Il fumait une longue cigarette – ou peut-être semblait-elle longue par contraste avec ses doigts étonnamment courts.

- Bon, dit-il. Tâchons d'être rationnels, Myron. O.K. ?
- Rationnels. Oui, tâchons.

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

— Voilà qui est mieux. En vérité, Christian Steele n'a pas encore fait ses preuves. Chez les amateurs il se débrouille, mais contre des pros ? Des pétards mouillés, on en a vu plus d'un.

Larry ricana :

— Et de ce côté-là tu t'y connais, Bolitar. T'as le chic pour dénicher des ringards.

Myron l'ignora. L'insulte n'était pas nouvelle (la bave du crapaud n'atteint pas, etc.). Il contre-attaqua, s'adressant calmement à Otto :

— Nous parlons ici du futur meilleur quarterback de toute l'histoire du football américain. Je sais que vous avez fait des pieds et des mains pour l'avoir. Vous avez échangé trois joueurs et en avez vendu six pour vous offrir Christian. Pourquoi, s'il est si nul ?

— Mais votre offre...

Otto s'interrompit, leva les yeux au plafond comme pour chercher le mot juste, puis reprit :

— Votre offre n'est pas... raisonnable.

— Carrément débile, précisa Larry.

— Mais définitive, conclut Myron.

Otto secoua la tête, sans se départir de son sourire.

— Parlons-en, d'accord ? Examinons le problème sous tous ses angles. Vous êtes novice dans ce business, Myron. Un ex-sportif qui veut passer de l'autre côté de la barrière. Je respecte les petits gars ambitieux tels que vous. Parole.

Myron avala la pilule sans protester. Il aurait pu faire remarquer à Otto qu'ils avaient à peu près le même âge mais il préféra la jouer cool. Profil bas. On a toujours besoin d'un plus grand que soi...

— Si vous vous plantez sur ce coup-là, poursuivit Otto, c'est la fin de votre carrière. Voyez ce que je veux dire ? Y a déjà plein de gens qui pensent que vous n'êtes pas à la hauteur – pas capable de gérer un client d'un tel potentiel. Ce n'est pas mon cas, bien sûr. Je pense que vous êtes très futé. Mais vu la façon dont vous réagissez...

De nouveau il secoua la tête d'un air désapprobateur, tel le maître d'école déçu par son meilleur élève.

Larry se leva et fusilla Myron du regard.

— Pourquoi tu ne te conduirais pas correctement, pour une fois ? Dis à ce gosse de se trouver un vrai agent !

Myron n'était pas surpris. Il avait escompté ce scénario du genre bon flic contre méchant flic. En fait, il s'était attendu à pire. Larry Hanson était relativement inoffensif. Pas du genre à vous faire un enfant dans le dos. Otto Burke, en revanche, était plus redoutable. Un vrai serpent ondulant dans les hautes herbes, au beau milieu d'un champ de mines. En fin de compte, Myron préférait le « méchant » flic, plus franc du collier.

— Bien, dit Myron. Je suppose que la discussion est close.

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

— Vous avez raison. Un compromis nuirait à l'image de votre poulain. En outre, ça vous coûterait un bon paquet à tous les deux. Or vous ne voulez pas perdre d'argent, n'est-ce pas ?

Myron le toisa.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Je peux prendre des notes ?

Il saisit un crayon et écrivit sur son calepin : *Ne... veux... pas... perdre... d'argent.*

— Merci du conseil, ajouta-t-il avec un large sourire.

— Épargne-nous ton humour foireux, marmonna Larry.

Otto était branché sur pilote automatique et conserva son ton mielleux :

— Si je puis me permettre, je pense que Christian a envie de palper rapidement.

— Vraiment ?

— Certains émettent de sérieuses réserves quant à l'avenir de Christian Steele. On murmure... (il tira longuement sur sa cigarette) qu'il aurait quelque chose à voir avec la disparition de cette fille.

— Ah, dit Myron. Nous y voilà.

— Où ça ?

— Vous aimez remuer la boue, hein ?

Désignant Myron du pouce, Larry Hanson s'adressa à Otto :

— Écoutez-moi ce minus ! Cette histoire avec l'ex-pétasse de Christian, c'est une bombe à retardement...

— Lamentables ragots, l'interrompit Myron. Personne n'y a cru. Au contraire, cette tragédie l'a rendu plus sympathique aux yeux du public. Et je vous interdis de traiter Kathy Culver de pétasse.

Larry leva un sourcil.

— Tiens, tiens, te voilà bien susceptible, pour un nullard de ton espèce ! J'aurais touché une corde sensible ?

Myron demeura impassible. Il avait fait la connaissance de Kathy Culver cinq ans plus tôt, alors qu'elle était encore lycéenne. Déjà une vraie beauté, à l'époque. Comme sa sœur Jessica. Et puis, voici dix-huit mois, Kathy avait mystérieusement disparu du campus de l'université de Reston. Personne ne savait ce qu'elle était devenue. L'histoire avait fait la une de la presse à scandale. Une ravissante étudiante, fiancée à une star du foot, sœur de la romancière Jessica Culver... Une aubaine pour les journalistes, qui s'en donnèrent effectivement à cœur joie. Il y avait du sexe là-dessous, évidemment. Ils se jetèrent sur l'affaire avec l'avidité de convives autour d'une table de buffet.

Or un deuxième drame venait de frapper la famille Culver. Adam, le père de Kathy, avait été assassiné, trois jours auparavant, lors d'une agression que la police avait qualifiée de « sauvage ». Myron avait songé à contacter la famille pour présenter ses condoléances, puis avait décidé de s'abstenir, ne

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

sachant pas si sa démarche aurait été la bienvenue. Certain, en fait, qu'elle eût été mal interprétée.

— Maintenant, si...

Quelqu'un frappa à la porte puis l'entrouvrit timidement. Esperanza passa la tête dans l'entrebâillement.

— Un appel pour vous, Myron.

— Prenez le message.

— Je crois que c'est important.

Elle resta immobile sur le seuil, regard fixé sur Myron. Qui comprit enfin.

— J'arrive, dit-il.

Esperanza s'éclipsa et Larry Hanson émit un sifflement admiratif.

— Joli petit lot, Bolitar.

— Merci, Larry. Venant de vous, ça me va droit au cœur. Je reviens dans une minute, ajouta-t-il en se levant.

— Hé, mon gars, on n'a pas toute la journée !

— Je sais.

Myron quitta la salle de conférence et rejoignit Esperanza à son bureau.

— Le « Ticket Resto », dit-elle simplement. Il dit que c'est urgent.

Christian Steele.

À en juger par sa silhouette menue, personne n'aurait pu deviner qu'Esperanza avait été lutteuse professionnelle. Durant trois ans elle avait fait un tabac sur les rings, sous le nom de Pocahontas. Elle n'avait pas une goutte de sang indien dans les veines, mais c'était un détail, selon les sponsors. Latinos, Amérindiens, quelle différence ?

Au sommet de sa carrière, Esperanza Diaz (*alias* Pocahontas) se produisait dans tous les États du pays. Le scénario ne variait pas : elle arrivait sur le ring chaussée de mocassins, vêtue d'une tunique en daim bordée de franges et le front ceint d'un bandeau qui retenait ses longs cheveux noirs. Elle enlevait la tunique avant le combat, révélant une musculature harmonieuse, étonnante chez une si frêle créature.

La lutte est un sport passablement ennuyeux. Tout se passe très vite, c'est assez peu spectaculaire. Certains sont mauvais, d'autres bons. Pocahontas était excellente, le public l'adorait. Jolie, rapide, elle aurait dû gagner tous ses combats grâce à sa technique, ses adversaires contraints à accumuler des gestes de défense non réglementaires (jet de sable dans les yeux, coups sur les seins, etc.) Ça provoquait des émeutes chez les spectateurs, furieux contre les arbitres, qui évidemment ne voyaient rien. Tout cela dura jusqu'au jour où Grande Cheffe Mama, aussi gigantesque qu'un mammoth, prit les choses en main et Pocahontas sous son aile. À partir de là, ce fut du vrai spectacle.

— Je prends la communication dans mon bureau, dit Myron.

Sur sa table de travail trônait une plaque en cuivre vissée sur un socle en ébène, cadeau de ses parents :

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

MYRON BOLITAR
Agent sportif

Il secoua la tête. Myron ! Il ne comprenait toujours pas comment on pouvait infliger un tel prénom à son propre fils. Quand ils avaient emménagé dans le New Jersey, il avait dit à tous ses nouveaux copains qu'il s'appelait Mike. En vain. Ensuite, il s'était choisi le surnom de Mickey. Encore raté : tout le monde s'obstinait à l'appeler Myron. Ce prénom honni resurgissait comme un monstre de film d'épouvante qui jamais ne meurt, quels que soient les coups qu'on lui porte. Bref, jamais il ne pardonnerait à ses parents.

Il décrocha.

- Allô, Christian ?
- Monsieur Bolitar ?
- Oui. Et appelez-moi... Myron.

Accepter l'inévitable est un signe de sagesse.

- Désolé de vous déranger. Je sais que vous êtes très occupé...
- J'étais justement en train de négocier ton contrat, mon garçon. Otto Burke et Larry Hanson sont dans la pièce d'à côté.
- Je vous remercie, monsieur Bolitar. Mais, euh... il faut que je vous voie de toute urgence. C'est très important.

La voix du jeune homme tremblait.

- Quelque chose ne va pas, Christian ?

Perspicace, le Myron !

- Je... je préfère ne pas en discuter au téléphone. Vous croyez que vous pourriez venir dans ma chambre, sur le campus ?
- Aucun problème. À quelle heure ?
- Maintenant, si c'est possible. Je ne sais plus où j'en suis. Il faut que vous jugiez par vous-même.

Myron soupira.

- Entendu. Je vais expédier Otto et Larry vite fait. C'est toujours bon pour les négociations. Je suis là dans une heure.

En fait, ça lui prit bien plus longtemps que prévu.

Le parking, sur la 46^e, était à deux pas de son bureau de Park Avenue. Myron salua le gardien, prit un ticket et gagna le quatrième sous-sol où était garée sa Ford Taurus.

Il s'apprêtait à ouvrir la portière quand il entendit un bruit bizarre. Comme le sifflement d'un serpent. Ou, alternative plus plausible en plein New York, le son de l'air s'échappant d'un pneu crevé. À l'arrière, côté droit.

- Salut, Myron.

Il fit volte-face. Deux hommes se tenaient là, et leur sourire n'avait rien d'engageant. L'un d'eux était une armoire à glace. Myron n'était pas du genre modèle de poche – un mètre quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-dix kilos – mais ce gars-là était franchement hors normes – à vue de nez, pas loin de deux mètres vingt sans talonnettes et dans les cent cinquante kilos

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

tout nu. Body-buildé à mort – on aurait dit qu'il portait des bouées de sauvetage sous son costard. L'autre était de taille moyenne et arborait un Borsalino.

Le malabar s'approcha lentement, les bras écartés du corps pour cause de triceps hypertrophiés. Il n'arrêtait pas de pencher la tête de droite et de gauche, faisant craquer l'espèce de tronc d'arbre qui lui tenait lieu de cou.

— Des problèmes mécaniques ? demanda-t-il avec un ricanement graveleux.

— Un pneu à plat, dit Myron. La roue de secours est dans le coffre. C'est sympa de proposer votre aide.

— T'as pas saisi, Bolitar. Ceci n'est qu'un premier avertissement.

— Ah bon ?

Le gorille saisit Myron par les revers de son veston et le souleva de terre.

— Tu ne t'approches pas de Chaz Landreaux, mec. Il a déjà signé.

— Écoutez, si ça ne vous dérange pas, j'aimerais que vous changiez d'abord mon pneu...

— La prochaine fois, c'est pas ton pneu qu'il faudra changer. Pigé ?

— Cher monsieur, savez-vous que les stéroïdes ont des effets secondaires irréversibles ? Ça vous atrophie les testicules, notamment.

Le type devint écarlate.

— Ah ouais ? Et si je t'écrabouillais la tronche comme une tomate trop mûre, hein ? Si je te transformais en bouillie pour les chats ?

— Les chats mangent de la bouillie ? Première nouvelle. Je croyais que c'était des croquettes.

— Va te faire foutre.

Myron prit une profonde inspiration. Puis tout ses muscles se bandèrent et entrèrent en action. Un coup de boule pour commencer, qui atterrit sur l'appendice nasal du primate. Il y eut un drôle de craquement, comme lorsqu'on marche sur une colonie de cafards. Le sang gicla.

— Espèce de...

Alors Myron projeta son coude replié sur la pomme d'Adam de son adversaire, lui enfonçant la trachée pratiquement jusqu'aux cervicales. *Gloups...* et le silence. Myron paracheva le travail du tranchant de la main, vlan sur la nuque du costaud, façon coup du lapin. Le gros s'effondra comme une poupée de chiffon.

— Ça va, ça suffit !

L'homme au chapeau s'approcha, revolver pointé sur Myron.

— Laisse-le. Et recule, mains en l'air.

Myron le considéra, admiratif.

— Waouh ! C'est un vrai Borsalino ?

— J'ai dit « Recule ».

— D'accord, d'accord, on se calme.

— T'avais besoin de l'amochoer ainsi ? dit le dandy d'un ton de reproche. Il ne faisait qu'obéir aux ordres.

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.

— Disons que c'est un malentendu, alors, conclut Myron. Toutes mes excuses.

— Écoute, le message est simple. Tu ne t'approches pas de Chaz Landreaux. O.K. ?

— Vous rêvez. Dites à Roy O'Connor que ce n'est pas O.K. du tout.

— Hé, je ne suis pas le messenger de service. Dis-le-lui toi-même.

Sur ces sages paroles, il aida tant bien que mal son collègue à se relever et l'entraîna vers leur voiture. Le colosse titubait, une main sur son appendice nasal encore sanglant et l'autre sur sa gorge endolorie. Son pif était salement endommagé mais il n'était pas au bout de ses peines, se réjouit Myron. Qu'il essaie seulement d'avaler un café !

Les deux malfaisants grimpèrent dans leur bagnole et filèrent sans demander leur reste. Et sans avoir eu la politesse de changer le pneu crevé de Myron.

© 1995, Harlan Coben

© 2003, Editions Fleuve Noir, département d'Univers Poche, pour la traduction française.
Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite.